

Kenneth White, un poète-nomade de l'espace-temps

par Christian Désagulier

Poezibao – février 2018

Nous sommes en 1982. Les radio-libres sont encore libres et je suis membre de l'équipe d'animation d'une émission littéraire à Mantes-la-Jolie. Nous avons déjà accueilli dans le studio François Bon à la *Sortie d'usine* ainsi que *L'homme rapaillé* de Gaston Miron. Kenneth White a publié en 1979 *Les lettres de Gourgounel* que nous recevons après que les Lettres Nouvelles aient publié *Les limbes incandescents* (1976), Maurice Nadeau les *Dérives* (1978) et *En toute candeur* (1964) Le Mercure de France.

J'ai lu ces trois ouvrages qui conjuguent le récit au poème et la pensée au récit avec engouement et je propose à la rédaction d'aller interviewer cet auteur singulier qui est né en Ecosse, a étudié à Glasgow puis a choisi de vivre et travailler en France. Installé à Pau où il se trouve que l'ingénieur dans les matériaux spatiaux que je suis alors doit se rendre en mission, rendez-vous est pris pour le 15 mai 1982.

Voici cette interview, telle que je l'ai retrouvée il y a quelques jours dans mon Chalet de Normandie où j'ai rechargé mon stylo après de nombreux déménagements, une interview enregistrée avec les moyens du bord sur mini-cassette où je découvre la fraîcheur intacte de nos voix d'alors, ne m'étant jamais résolu à me séparer de ce magnétophone. Comme y oblige le Progrès, je procède alors à la numérisation de l'enregistrement : pas de doute, le son numérique n'a pas cette souplesse charnelle que délivre le son analogique. Quant à cette interview, elle, n'a pas pris une ride.

Diffusée à la radio la semaine suivante, Kenneth White vient de l'écouter pour la première fois, avec qui j'ai repris contact pour raison d'Ecosse – pas de meilleur guide pour qui veut arpenter ces contrées hyperboréennes.



éditions TERRACOL

Interview de Kenneth White réalisée par Christian Désagulier le 15 Mai 1982



Promoteur d'une culture-monde, Kenneth White développe depuis près de quarante années la notion de « géopoétique », laquelle occupe une position quantique dans tous ses livres, qu'il s'agisse de poèmes, de récits *de cheminement* qu'il préfère à *de voyage*, ou bien d'essais comme ces *Lettres aux derniers lettrés* qu'il vient de nous adresser. La géopoétique comme discipline fondatrice de « littérature vraiment mondiale », comme le livre est sous-titré, et même *du monde* tout rond conçu comme un habitat de la Terre.



Le livre est dédié à Friedrich Nietzsche et à Victor Hugo : juxtaposition insolite. Mais le Hugo de Kenneth White, n'est pas celui des romans (à l'exception des *Travailleurs de la mer*), c'est celui de l'île de Guernesey et du carnet *Océan*. Et son Nietzsche, compagnon de route de White depuis son adolescence, est celui de Sils Maria, sur le plateau de l'Engadine et de l'arrière-pays de Nice. Ce qui les réunit, et qui constitue le thème latent du livre, c'est l'exil, la solitude, et un champ de réflexion et d'écriture qui s'accroît à mesure de livres.

Comme toujours chez Kenneth White, une galaxie d'écrivains forme des constellations lesquelles sont consultées à charge et à décharge ioniques de sa pensée cosmo-poétique, laquelle n'a de cesse de questionner le cloisonnement des connaissances. On retrouve ce modèle de composition rythmée à partir de prélèvements d'échantillons d'auteurs qui, si tous ne pratiquent pas la poésie au sens spécifique du terme, sont tous ce que White appelle des « géopoéticiens » - un modèle de composition

stratigraphique formant de ce que j'appellerais un poème « intégral », intégrateur au sens mathématique du terme, privilégiant l'épique au lyrique, un épique fragmenté.

Ainsi *Lettres aux lettrés* revient visiter à la façon cosmo-poétique qui fait la marque de Kenneth White depuis *La figure du dehors*, des auteurs désormais familiers - ces attracteurs gravitationnels dont ces *Lettres* nous font découvrir de nouvelles faces Nord – Goethe en auteur du *Traité des couleurs* et des *Lettres à Eckermann* - n'oublions pas que Kenneth White est un poète hyperboréen à la pensée gyroscopique qui a le sens de l'orientation.

Dans le cheminement à travers cette galaxie de précurseurs, il s'agit de se laisser traverser, de suivre ou remonter des courants de pensée créatrice et sauvage au moyen de leurs livres en guise de dérives (*Dérives* est le titre d'un essai de Kenneth White...), de se rapprocher en spirale de cette planète magnétique, repoussante et attirante à la fois, au magnétisme dont le géopoème en devenir serait un moyen de capter l'existence cachée et le moyen de mesurer à la fois la vitesse et la position – paradoxe quantien sinon kantien. Il s'agit d'écrire entre leurs lignes de champs qui reconduisent à l'essentiel qui est la vie sur Terre, pour se retrouver ici et maintenant, en premier et dernier lieu, prêt à repartir sous l'effet de fronde *gravitationnelle*, aux sens physique et musical comme abstrait de *grave* : Aummmmmmm...



Le poème ne relève-t-il pas de tels paradoxes, de telles surprises entretenues de sorte que tous les livres qui marchent à l'oxymore, ce carburant surprenant, seraient à *la limite* éligibles au « poème », au poème « élargi », aux sens de « agrandi » comme de « libéré » ?

Ecoçais de naissance, écrivant et parlant l'anglais maternel, le latin et l'allemand en plus d'un français fluant et refluant – dont on espère que l'entretien de 1982 témoigne - Kenneth White a choisi la France et les Côtes du Nord comme port de détachement, de parler, penser et d'écrire en anglais traduit et publié en français par Marie-Claude White depuis 1980, et depuis quelques livres directement en français, protocole d'écriture à quoi il réfléchit, comme aux génies différents des langues dans le chapitre *Le grand atelier de la traduction*..

Ce nouveau livre de Kenneth White fait part, à sa manière incisive, de ses réflexions sur la notion de « fin de l'Histoire », thème récurrent ces temps qui seraient derniers, dont White a examiné plus amplement les tenants et les aboutissants dans son récent *Au large de l'Histoire*. Il cite ici Deleuze et Guattari : « L'écriture n'a jamais été la chose du capitalisme. Le capitalisme est profondément analphabète. La mort de l'écriture c'est comme la mort de Dieu ou la mort du Père, il y a longtemps que c'est fait, bien que l'évènement mette longtemps à nous parvenir, et survivent en nous le souvenir de signes disparus avec lesquels nous écrivons toujours. »

Mais White voudrait se situer ailleurs, penser en marchant le long d'une ellipse dont les foyers seraient « littérature » et « culture » : produire une pensée parlant d'autre chose et d'autre lieu. Lecteur lucide des grands historiens et sans adopter la position trop « spirituelle » de l'historien anglais Arnold Toynbee, il préfère se référer au dernier Toynbee qui, face au déclin général menaçant, ne voyait de solution que chez « des navigateurs intrépides et poétiques capables de passer par des détroits difficiles, en route vers un espace ouvert et, éventuellement, un autre monde. » Kenneth White se voit être un de ces navigateurs dont chacun des livres révélerait une étape du logbook à ceci près que l'« on n'entre pas dans la cosmologie de l'énergie sous-jacente à toutes les structures et à tous les évènements avec l'idée de 'changer le monde' mais plus radicalement de 'changer de monde' »...

Ainsi, après tous ces temps et ces espaces explorés, *Lettres aux derniers lettrés* sonne un peu comme une synthèse et un élargissement qui demande à ce que le poème soit mobilisé, motorisé pour l'exploration jusqu'aux limites de « l'ouvert », des limites qui reculeraient à mesure que nous chercherions à les toucher

comme s'esquive l'animal sauvage dont on chercherait à caresser le pelage, le pelage des limites, les limites pélagiennes, à se rapprocher jusqu'à ce que sa langue nous lèche le bout des doigts puis le visage, jusqu'à ce que nous lui donnions notre langue, comme au chat de Schrödinger, une fois encore..

Achawakamik

Up on the edge of Hudson's Bay	/	Haut près du bord de la baie d'Hudson
between the river Severn and the river Winisk /		entre les rivières Severn et Winisk
there is a place called Achawakamik /		Achawakamik est son nom
in the Cree language, that means	/	en Cree qui veut dire
« a place to watch from”	/	« un lieu pour voir »

(Terre de Diamant, 1983)